

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 25

Artikel: S'il avait su !
Autor: J.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LO NAPOLÉON A PANPAN.

A monsu lo dzuzdo H. H.-D.

LAI a rein que lè vilhio de la vilhie que sè rappellent oncora de Freguegnù que l'avâi adî met dâi dietton batteint nâovo. L'è por cein que lè dzein l'avant batsî Gamatche.

D'à premi, demorâve pè lo bord dâo lé, à Outsy que crâio, dein lo temps qu'Outsy l'avâi son académie, vo sède, cliiaque à Perrin que portâve la sabllia su la rita du lo lé tant qu'à la vela.

Mâ Gamatche s'étâi pas appllièhi bin adràî avoué lè dzein d'Outsy. Prâso su que n'étâi pas on tant quemôudo et que fasâi lo contrarius, câ avoué leu on pâso sè conveni. Adan, on biau dzor, l'âo z'a de :

— Vo z'îte tî dâi z'espèce de tote sorte. Vu pas mé restâ avoué vo. Vu parti po l'étrandzî. Râva !

Faut que vo diesso que po lè dzein d'Outsy, l'étrandzî l'è cein que l'è pe levé que lo quié, âo bin damon de la garâ de la feçalla.

Gamatche l'è dan zu dein lè z'étrandzî, que cein vâo à dere dein onna tserrâire de Lozena et n'è pequa rezu pè Outsy que lè dzor iô lâi avâi la Nana, cliâi fîta iô on dèguenautse tot.

On coup, l'a zu la vesita d'on camerardo que l'avâi cogniu quand l'è que l'allâvant à l'écoula. Clii camerardo l'avâi ètà pè lè z'Allemagne, pè lè z'Amérique, pè lè... pertot, de l'autro côté de la granta golhie et l'èin ètâi revegnâi avoué on porta-mounya asse gros qu'onna pètubllia de caïon, et plliein de pice d'or.

L'a faliu sè recriâ, et dèvesâ, et sè racontâ ! Vo sède : Tè rappele-to ?... et pu : tè rassovinto ?... et pu çosse et pu cein.

— Adan, porquie n'î-to pas restâ pè Outsy ? que lâi dèmande lo camerardo.

— Porquie ? Porquie ! dâi dzein qu'on pâso l'âo fère tot, sarant jamé conteint.

— Tè frâmo¹ que cha ! dit lo monsu.

— Tè frâmo que na ! fâ Gamatche.

— Tè frâmo on beliet de vingt pice qu'on lè pâo conteinta !

— Patse fête. Totse la man.

— Vin avoué mè.

Et ti lè doû, lè vaitcè pè Outsy iô lo camerardo dèmande à n'on pècheu guéro lâi lohve son naviot po fère onna promenarda d'onn' hâora de temps.

— L'è on franc cinquanta. On pâie ein revegneint.

— Vâ que sâi de.

Sant dan zu ti lè doû su lo lé et sè sant bin revu.

Quand sant dècheindu, lo camerardo baille âo pècheu po sè payî on napoléon de veingt franc tot nâovo. Lo pècheu l'a terstsi pertot, dein tote sè catsette po coudhî trovâ ougie à reindre, mâ n'a rein pu apèçadre.

— Tant pis ! que fâ lo monsu. Gardâ tot. Omète vo z'îte conteint... Te vâi, Gamatche ! t'a perdu ta frémance. Lo pècheu subye de dzouïo.

Mâ, tot per on coup, lo pècheu botse de subvâ et dit dinse :

— Dite-vâi, monsu, vo remâcho bin. Mâ, tot parâi sarâi mau fé de tsandzî onna tant balla pîce po bâire quartetta. Se monsu voliâve mettre oncora ougie po on verro... dâi coup...

Et Gamatche l'a de âo camerardo :

— Sti coup, l'è tî que l'a perdu ta frémance.

Marc à Louis.

¹ frêmâ, parier.

S'IL AVAIT SU !

PIERRE Bilon, depuis trois mois, n'allait plus au café ; il avait déserté le jass. Au sortir du bureau, il lâchait les camarades et rentrait chez lui à pied par tous les temps.

Son sous-chef, qui aimait à l'avoir pour parテナire, lui demanda un jour les raisons de ce lâchage.

— Patience, cher ami ! lui dit Bilon. J'ai voulu faire des économies depuis trois mois. Sou à sou, sur mes apéros et mes trams, j'ai acheté un modeste petit bijou à ma femme. Je vais le lui offrir ce soir. Ce sera une surprise, et dès demain vous pouvez compter sur moi comme quatrième.

— Comment ! C'est pour ça que depuis trois mois...

— C'est pour ça ! Ah ! j'en ai souffert plus que vous !

— Faut-il que vous aimiez votre femme, après quinze ans de ménage !

— Ce n'est pas ça du tout, mon ami !... C'est pour qu'elle me flanque la paix !

— Je ne croyais pas Mme Bilon fêrue de bijoux au point d'en exiger si impérieusement !

— Elle n'en est pas fêrue du tout ! C'est une accorte ménagère. Seulement, nous avons comme amis M. et Mme Barboteau. Barboteau est caissier chez un grand marchand de porcelaines. Un beau jour, leur situation a changé... La femme a mis des toilettes ronflantes. Les bijoux sont apparus sur ses toilettes, rares d'abord, se multipliant ensuite comme s'ils avaient eu une vertu prolifique. Ma femme s'est sentie élaboussée et c'est à moi qu'elle s'en est prise :

« Ah ! Barboteau est un malin !... Ça n'est pas comme toi ! Comment s'y prend-il ? je n'en sais rien ! Mais il se dégrouille rudement... Oh ! ce n'est pas pour les bijoux, bien que je ne cracherais pas dessus si j'en avais... Mais, c'est histoire de me dire que si j'avais un mari qui sache gagner de l'argent comme Barboteau, on pourrait en mettre de côté pour les vieux jours !... Ça mettrait un peu de beurre dans les maigres épinars de la vieillesse. » Et patata !

— Mon pauvre ami, fit le sous-chef, je vous plains bien ! Trois mois sans aller au café !

— Cette épreuve est finie ! déclara fièrement Bilon. Ce bijou est ma libération. C'est comme si j'avais acheté un bâillon à ma femme... Parce que je vous prie de croire que si elle continue à m'embêter avec Barboteau, elle verra de quel bois je me chauffe !

— Et vous ferez bien !... A demain, Bilon ! Je vais annoncer la bonne nouvelle aux camarades.

Sur son palier, Bilon rencontra justement Barboteau qui se préparait à sonner. Et Barboteau était très pâle.

— Tu es malade ? demanda Bilon en insérant sa clef dans la serrure.

— Malade ? Non ! Seulement, il m'arrive une drôle d'histoire...

— Conte-moi ça ! fit l'employé en introduisant le caissier dans sa salle à manger.

— Voici. Tu sais qu'il advient à certains caissiers, à tous les caissiers, pourrait-on dire, quand ils ont besoin de cent sous, de vingt francs, d'emprunter à la caisse...

— Qu'est-ce que ça fait, du moment qu'ils remettent ?

— Evidemment... C'est ce que je me suis dit... Seulement, moi, je n'ai pas remis...

— Tu remettras, voilà tout !

— Tu es bon, toi ! Il faut pouvoir... Tu sais ce que c'est... On ne fait pas attention, on emprunte de petites sommes. Et un beau jour, on est tout étonné soi-même de voir qu'il manque cent cinquante mille francs dans la caisse... C'est un phénomène bien connu un peu partout.

— Cent cinquante mille francs ! s'écria Bilon, qui crut avoir mal entendu.

— C'est bien le chiffre... Et il n'y aurait que demi-mal si mon patron ne s'en était pas aperçu en vérifiant la caisse...

— Il a mal pris la chose ?

— Je le crois, car j'ai vu dans les journaux qu'il avait déposé une plainte contre moi...

— Sans te demander d'explications d'abord ?

— Si ! Mais elle ne l'ont pas satisfait... Je lui ai dit comme à toi que le plus stupéfiant, dans cette histoire, c'était moi... Je... Je lui ai dit : ma femme a des bijoux, je vais vous les apporter. Ça sera toujours ça... Mais ma femme est déjà en fuite... Et je viens te demander...

— Pas les cent cinquante mille francs ! fit Bilon effaré.

— Non !... Un conseil !...

— Mon pauvre vieux, je ne me suis jamais trouvé dans ton cas... Si je m'y étais trouvé...

— Tu te serais tué ?

— Non ! Ne fais pas ça, surtout...

— Sois tranquille !... Je n'en ai pas la moindre envie...

— Va donc te constituer prisonnier, tout simplement.

— Tu crois ?

— C'est le meilleur parti à prendre.

— Bon !

— Et puis, ne dis pas au juge d'instruction que tu nous connais...

— Ça pourrait me nuire, tu crois ?

— Peut-être !

— Merci du conseil... Au revoir, Bilon.

« Nom d'une pipe ! pensa ce dernier quand Barboteau l'eut quitté, il y a deux façons d'avoir un bijou, mais j'aime mieux la mienne ! C'est plus long, mais c'est plus sûr... »

Mme Bilon survint, un journal à la main, essoufflée, suffoquée. Elle ne put que proférer :

— Journal !... Barboteau !... Barbote !... Emballé !... Stupéfiant !... Bijoux !... Sa femme !...

— Je sais tout ! dit Bilon. Et tu vois, pou-poule, qu'une honnête petite médiocrité a bien ses avantages et que mieux vaut tirer le diable par la queue que de tirer cinq ans... Tiens, je t'ai apporté ça !...

Et lui lui remit le bijou. Mme Bilon eut d'abord l'air de ne pas comprendre. Puis elle regarda le modeste bracelet en or comme s'il eût été une bête immonde qu'on n'ose pas toucher. Et enfin elle éclata :

— Toi aussi ?

— Comment, moi aussi ?

— Tu veux jouer les Barboteaux ? le bague t'attire ?... Mais... Tu as compté sans moi, mon bonhomme ! Et je vais te montrer que je ne suis pas une Mme Barboteau !... Je vais te remettre dans le droit chemin.... Tu vas me prendre ce bijou, le rapporter au bijoutier et aller replacer l'argent dans la caisse où tu l'as pris...

— Je t'assure...

— Et vivement !... La vision du pénitencier ne t'émeut donc pas, malheureux !... Si tu ne songes pas à ton nom, songe au mien !...

Elle fit pivoter Bilon et le mit à la porte, lui et son bijou.

Le lendemain, au jass reconquis, Bilon disait à son sous-chef :

— Si j'avais su !... Mais quel malheur aussi qu'on n'ait pas arrêté cet animal de Barboteau il y a trois mois !...

— Evidemment !... Le malheur des uns...

J. P.

Une déclaration. — Au retour d'une soirée chez des amis :

Lui. — Pourquoi êtes-vous si tellement songeuse, mademoiselle ?

Elle. — Mais, je ne suis rien tant songeuse.

Lui. — Il y a pourtant une demi-heure que vous n'avez pas pipé le mot.

Elle. — C'est que je n'ai rien à dire. Quand on n'a rien à dire, on ne dit rien.

Lui. — Alors, c'est bien vrai : quand vous n'avez rien à dire, vous ne parlez pas ?

Elle. — Puisque je vous le dis.

Lui. — Voulez-vous être ma femme ?

SOTTENS.



Le journal *Le Radio* publie la charmante fantaisie géographique que voici :

« Il faut avoir le caractère bien trempé pour ne pas sombrer dans l'abîme de la jalousie. Domicilié dans la plus belle région des bords du Léman, bourgeois d'une respectable commune vaudoise à laquelle je suis redevable de certaines dispositions naturelles me permettant « d'aller aux cerises » sans m'embarrasser d'une échelle, fier à juste titre d'une quantité de villes et de villages vaudois qui ont toujours fait honneur à leur canton et qui jouissent d'une considération unanime, il me faut constater qu'il n'y en a plus que pour Sottens, que Sottens désormais comptera seul dans le canton de Vaud. C'est de Sottens que vous recevrez l'annonce du temps probable pour demain, et lorsqu'on vous demandera l'heure exacte, vous répondrez en tirant votre montre : « Voici l'heure de Sottens... »

Jusqu'à maintenant, je croyais sincèrement que Lausanne était notre capitale incontestée, que le perturbateur de la circulation, juché sur sa caisse, place St-François, était la représentation matérielle du nombril du canton de Vaud. Dorénavant, il faudra compter avec Sottens. Ne trouvez-vous pas cela « agaçottens » ? Sottens élevé au rang de grand dispensateur de la culture romande. Sottens, gare de départ de tous les trains d'ondes romands à destination de l'étranger.

Ne vous sentez-vous pas atteints dans votre honneur, vous tous qui, comme moi, n'avez pas le privilège d'être bourgeois de Sottens ou domicilié dans cette commune qu'on semble vouloir sortir d'un coin de l'oubli général pour la faire admirer du monde entier ? Et pourtant, dit-on, à la Direction générale des Télégraphes, on ne fait pas les choses à la légère.

J'ai voulu connaître le pourquoi de ce choix ; on comprend mieux une fois renseigné. Or, voilà : on a bien cherché à placer ailleurs notre superstation romande, mais... c'est que l'on voulait faire bien les choses, et en construisant à Leysin, on eût paru lésiner. C'eût, paraît-il été trop laid à Trélex et trop éloigné à Luins ; à Bettens c'était embêtant. A cause des auditeurs

américains, il a fallu renoncer à Champagne et à Bière. Constantine eût parfaitement convenu, mais il fallait éviter toute confusion avec l'Algérie. Les prétentions des auteurs et compositeurs en matière de radio-diffusion furent une raison pour l'éloigner de Bussy. Le territoire de Brenles manque d'assise ; celui de Buchillon n'eût pas supporté le poids de deux pylônes. On a sérieusement envisagé de construire à Vuarrens, mais à la moindre panne, on risquait d'être « enfoiré ». Une station à Apples eût été facilement confondue avec celle de Naples ; quant à Pompaples, sa réputation de milieu du monde est assez solidement établie pour qu'on ne s'y plantât pas ; qu'auraient alors dit les envieux d'Envy ? Les auditeurs de radio ont suffisamment entendu *Ramona* pour qu'on pût se dispenser de bâtir à Monnaz. A Pully, comme dans d'autres ports de mer, la friture était à redouter. Une intervention émanant des milieux ecclésiastiques a eu pour effet de renoncer définitivement à Rossenges et il eût été sciant d'écouter les émissions de Syens.

Et d'autres motifs, plus logiques les uns que les autres, ont permis de conclure que Sottens s'imposait comme siège de la nouvelle station romande. La raison de ce choix ? Eh bien ! Le pis qu'on puisse faire en construisant à Sottens n'est, paraît-il, pas grave ; c'est ce que je viens de commettre : une sottise !

L'Arche de Noé. — Une très grosse dame monte dans le tramway sur la place de la gare à B. A grand peine, elle parvient à s'asseoir, forçant tous ses voisins à se serrer comme des harengs.

Un monsieur, peu galant assurément, dit à son vis-à-vis :

— Je me demande si les tramways sont faits pour mener des éléphants ?

La grosse dame, qui a entendu :

— Ils sont faits, monsieur, pour mener toute sorte de bêtes.

Déduction intéressante. — Une bonne maman à son petit garçon :

— Mon fils, rappelle-toi bien ceci : ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui.

— Alors, maman, répond l'enfant, donne-moi le reste du gâteau que je le finisse.

UN CRITIQUE.



OLTAIRE n'aimait pas les critiques : il n'eût pas aimé Salomon Vipérin, car Salomon Vipérin est critique. Il ne *veut* être que critique — un autre Vipérin eût écrit : il ne *peut* être que critique, mais je n'ai pas l'âme malveillante et je me plais à croire que le digne Salomon eût pu, s'il l'eût voulu, être tout autre chose : balayeur de rues ou rôtisseur de marrons, par exemple. Mais ce ne fut pas son goût. Esprit sévère et peu enclin aux travaux bénévoles, il préféra le fauteuil du juge. Salomon Vipérin formule des sentences, rédige des jugements, rend des arrêts. Il dit : ceci est bien. — Oh ! rarement — ; Cela est mauvais. — Oh ! souvent ; — Ce roman ne tient pas debout ; cette pièce est un non-sens ; ce tableau est détestable ; ce poème est médiocre.

C'est bien là juger et condamner. Mais, au rebours des autorités judiciaires, civiles, pénales ou criminelles, mon ami Vipérin ne motive pas ses sentences ; n'étaie pas ses jugements ; n'explique pas ses arrêts. Il dit : c'est ainsi !... et cela doit suffire. A quoi bon donner des raisons ? Au fond, âme candide et toute de sentiment, il les ignore peut-être. Sa critique est instinctive, impulsive, même. Une inspiration le guide. Salomon Vipérin *sente* que ce doit être ainsi et que ce ne peut être autrement et qu'il a mission de proclamer à la face de ses concitoyens l'inanité des livres, la méchanceté des hommes et l'excellence de ses propres idées.

Mon ami Vipérin élucubre dans des feuilles graves et des revues poncives. Son public est composé de « gens bien », de ces gens bien dont a si excellemment parlé l'inimitable Philippe Monnier. Dans ces « Organes de la bonne société », l'impeccable Vipérin vaticane, prophétise, cathématisse, foudroie, raille, abîme, éreinte, mord, envenime, selon les cas et les moments. Il est, pour la *Revue conservatrice*, par exemple, le

maître de l'heure. Ses décisions ont force de loi. Elles sont sans appel. Et, d'ailleurs, à qui en appellerait-on, je vous prie ! Et quel serait le lecteur assez audacieux pour mettre en doute la science, l'érudition littéraire et le sens critique de mon ami Vipérin. Les belles madames se pâment à la lecture des chroniques de ce brave homme. Oh ! ma chère. Elles attendent son avis pour aller chez le libraire ou visiter une exposition.

— Avez-vous lu le dernier livre de Bidagnol, chère amie.

— *La Minguette* ? Oui.

— N'est-ce pas que c'est peu de chose...

— Mais...

— Vipérin lui a consacré un article dans le *Foyer*. C'est si bien ça, vous savez, si bien, si bien ! Livre sans base, affabulation hasardée, style lâche, oh ! c'est bien ça.

— Vraiment ?

Et la chère amie, qui a pris quelque plaisir au livre de Bidagnol, qui a trouvé le style agréable et l'affabulation amusante, se demande avec anxiété si elle manque de goût littéraire et de bon sens.

— Oh ! ce Vipérin, reprend l'autre madame, ce Vipérin, quel critique, quel génie (*pour un peu elle ajouterait : quel dentiste!*). Dans la force de l'âge, dans la plénitude du talent.

Peut-être, mon ami Salomon a-t-il du talent ? Je ne me prononcerai point à ce sujet, mais quant à la plénitude, elle ressemble fort à une « puissante pétuble » — excusez ce mot du crû — gonflée par quelque forgeron de village à l'aide du soufflet professionnel. Une piqûre un peu violente et la pétuble... crèvera !

Mais, me direz-vous, pour que votre ami Salomon Vipérin ait autant de crédit littéraire auprès de la « bonne société », il faut qu'il ait écrit, lui-même, des choses remarquables.

Erreur, messieurs ! Erreur, mesdames ! Mon ami Vipérin a trouvé plus commode de vitupérer contre le labeur des autres.

La critique est aisée et l'art est difficile, a dit le poète Destouches en un vers, attribué à Boileau. Mon ami Vipérin partage cet avis et puisque cela lui réussit, bien bête serait-il de faire autrement. Jadis, il a pondu un petit volume de vers inoffensifs, comme en pondent les étudiants et les vieilles demoiselles retour de Russie ; puis, il s'est lancé dans la compilation des *Recueils de morceaux choisis* et des *Anthologies*, il écrit de médiocres préfaces ; en un mot : il fait, en volumes, ce qu'il fait dans la presse : il juge, il élimine, il absout, il condamne. Et ce n'est pas petit honneur, croyez-moi, qu'être admis à figurer, par prose ou vers, dans un des minuscules panthéon édifiés par ce grand homme.

D'aucuns prétendent que Salomon « n'a rien dans le ventre ». Je crois plutôt que cette misère littéraire est bien voulue.

Et vraiment, il aurait raison encore ici. Ce faisant, Salomon Vipérin n'a pas à craindre les représailles de la postérité. Celle-ci l'ignorera, puisqu'il n'a rien produit.

P. M.

Pour être parfaites. — Voici un petit cours de morale à l'usage des épouses qui désirent atteindre à la perfection. Il a le mérite d'être très complet dans sa concision.

Il est trois choses auxquelles une femme « doit » et ne « doit pas » ressembler.

1^o Elle « doit » ressembler « à l'escargot » qui ne quitte jamais sa maison ; mais elle « ne doit pas » comme l'escargot, mettre sur son dos ce qu'elle possède !

2^o Elle « doit » ressembler « à l'écho » qui ne parle que si on l'interroge ; mais elle « ne doit pas » comme l'écho chercher à avoir toujours le dernier mot.

3^o Elle « doit » être comme « l'horloge » de la ville d'une régularité parfaite, mais elle « ne doit pas » comme l'horloge se faire entendre de toute la ville.

Autrefois et maintenant. — Moi, aux premiers jours de mon mariage, j'idolâtrai ma femme, disait à un ami le poète.

L'aurore aux doigts de roses me surprenait à ses genoux et, la nuit venue j'étais à ses genoux encore. C'était une adoration perpétuelle, un délire incessant, un bonheur inexprimable. Je l'entourais de caresses, je l'aurais mangée.

— Et maintenant ?...

— Je regrette de ne pas l'avoir fait !